Mercredi 04 décembre 22h00 [GMT + 1]

NO 359

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde – PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix – AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr

- Entretien à la Foire du livre de Brive, par Philippe Bouret -

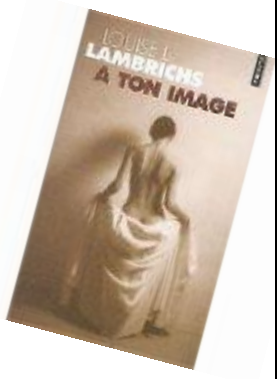
Moi, ma question, c'était le mystère de la littérature depuis que je suis môme

Louise L. Lambrichs

Rencontrer Louise L. Lambrichs était incontournable et la conversation s'engagea de manière très spontanée et détendue. D'emblée, elle me parla de la guerre en ex-Yougoslavie, de son engagement contre les décisions prises par l'ONU et par le gouvernement français de l'époque (François Mitterand). Je l'écoute attentivement, j'ai à m'enseigner de ce qu'elle apporte. Nous nous retrouvons le lendemain pour réaliser un entretien.

Philippe Bouret - Louise Lambrichs, je n'ai pas encore lu *Le rêve de Sonja*. Notre conversation d'hier a aiguisé mon désir. Vous m'avez beaucoup parlé de votre engagement sur la question de la guerre en ex-Yougoslavie. Dans vos propos, deux choses ont retenu mon attention. Vous avez évoqué le déni en le qualifiant de traumatique et à ma question, qu'est-ce qu'il en est des liens entre le traumatisme de l'écrivain et l'écriture, vous avez renversé la proposition « Et quand c'est l'écrivain qui devient traumatique ? »

J'aimerais en entendre davantage sur ce sujet. Vous voulez bien ?

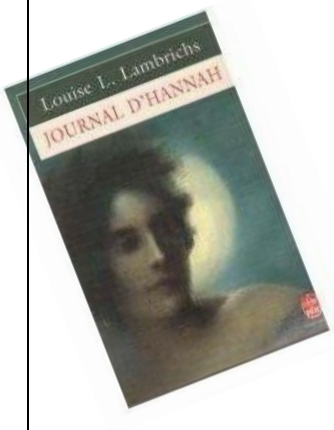


Louise L. Lambrichs - Je ne puis vous parler que de mon expérience, bien sûr. Une expérience littéraire très singulière, à vrai dire, et qui me paraît toucher à l'énigme même de la littérature ou, disons, de l'acte d'écrire. Une expérience qui fait résonner de façon forte, soudain, la déclaration de Lacan suivant laquelle l'artiste précède le psychanalyste – déclaration qui, je vous l'avoue, m'a toujours paru énigmatique.

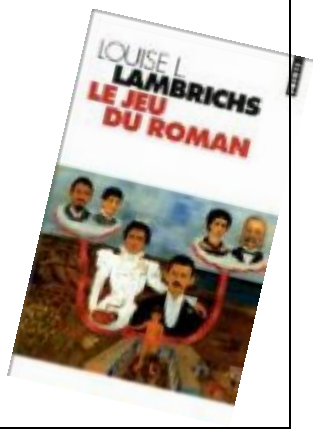
Une des questions que soulève cette expérience, c'est comment, brutalement, je me suis trouvée psychiquement mobilisée d'une façon qui me paraît un peu différente de ce que j'avais connu jusque-là en écrivant des livres, des romans, des essais. L'événement s'est produit au décours de mon travail analytique, à un moment où a émergé dans un rêve un mot inconnu, qui me reste et que j'ai eu, par la suite, l'impression de déplier. J'emprunte la métaphore à Bion, qui parle de « mots pliés ». On pourrait appeler ces mots-là des mots origami. Je me demande s'ils ne renvoient pas, par d'obscurs défilés, aux « mots valises ». Brusquement, après l'émergence de ce mot énigmatique mais prononçable, j'ai dit à mon analyste : je n'ai

plus le temps de venir vous voir, j'ai un monstre à écrire. Et j'ai eu alors l'intuition curieuse que cette question allait me tenir jusqu'à la fin de mes jours… et même après ! J'aimerais vous voir sourire, mais je ne plaisante pas, vous m'avez bien entendue.

Ph. B. - Vous m'avez parlé hier de « mise au travail », qu'entendez-vous par là ?

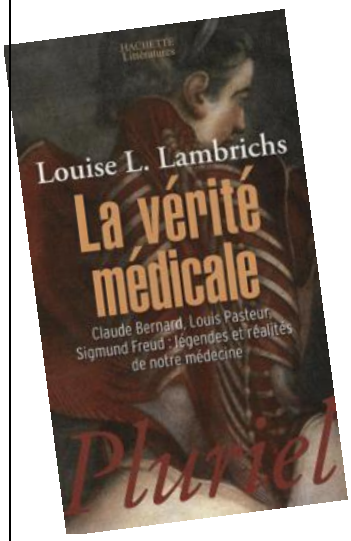


LL. L. - Et je me suis mise au travail. Cela dit, dire cela ainsi, c'est déjà faux. Il faudrait plutôt dire que j'ai été traversée alors par une colère sans nom, inconnue de moi qui ne suis pas colérique pour un sou, plutôt joyeuse de vivre en général et d'humeur assez égale, mais cette colère apparemment était connue d'un « je » autre qui poussait ma plume et que je ne pouvais plus ignorer. Pendant dix-huit mois environ – je ne mens pas – j'ai travaillé jour et nuit, environ dix-huit heures sur vingt-quatre. Ce travail, à vrai dire, ne cessait de me réveiller et se poursuivait même quand je dormais.
Les premières versions étaient carrément inaudibles. Or justement, l'enjeu était de rendre audible l'inaudible, parce que tant que c'était inaudible, Ça restait invisible. Qu'est-ce qui m'animait ? Le désir de savoir ? Je dirais plutôt le désir de comprendre. Et, sans doute, de faire comprendre. Brutalement et par à-coups, quelque chose m'a sauté à la figure d'un déni relatif à une histoire qui n'est pas seulement mon histoire individuelle, mais l'histoire collective, européenne, dans laquelle je m'étais trouvée plongée et à laquelle je m'étais intéressée de très près depuis quatre-vingt-dix. Disons que ce travail, en relation avec notre monde, m'a conduite à ce point précis, freudien entre tous, du « Là où Ça est, Je dois advenir ». Si ce n'est que cette nécessité d'écrire faisait de moi le sujet responsable (entendez, capable d'en répondre) de ce Ça partagé par l'humanité, et que l'homme, en première intention, rejette.



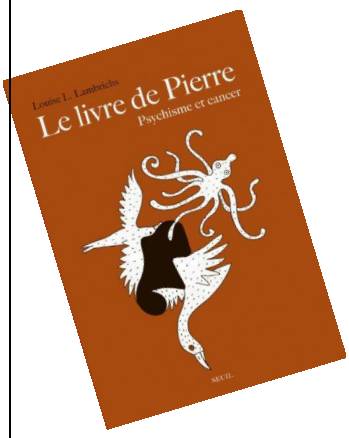
Ph. B. - Comment a été accueilli votre travail ?

LL. L. - Disons, pour utiliser votre langage, que ce Ça a été reçu par un « je n'en veux rien savoir » – ce que le silence qui a accueilli mon travail m'a paru en partie confirmer. Mais comment savoir, quand les hommes se taisent après s'être « engagés », ce qu'ils pensent ? J'attendais, bêtement peut-être, que les lecteurs éclairés soient en mesure de me dire, en me lisant, ce que j'avais fait. Ou qu'ils disent au moins l'effet que produisait, sur eux, ce texte. L'effet fut le silence – sauf chez ceux qui se sont sentis concernés (là encore, nous restons freudiens…). J'ai compris, en écrivant ce texte, la différence entre ce que nous appelons « réflexion » et « élaboration ». Et ce travail d'élaboration m'a au fond contrainte à devenir le sujet pleinement responsable de mon écriture, un sujet désirant rendre d'autres conscients – ce qui est peut-être une gageure. A vrai dire, on est toujours le sujet de ce qu'on écrit, mais on ne sait pas forcément jusqu'où ça peut vous mener.



Ph. B. - Et le traumatisme là-dedans ?

LL. L. - Le trauma dans l'histoire, c'est la confrontation à un déni collectif, un déni de génocide quand même, ce qui n'est pas rien, dans un monde de justiciers s'affichant à la fois comme innocents et comme « scientifiques ». Quand je dis déni collectif, je parle à partir de la confrontation un par un à un grand nombre de personnes responsables, influentes voire décisionnaires, qui soutenaient des positions qui étaient à peu près toutes les mêmes sur un point qui me paraissait impossible à soutenir. Sauf que c'était réel. Certains disent que le réel, c'est l'impossible. Donc je me suis confrontée à un réel, et le réel c'est traumatique. Est-ce que la littérature pouvait faire voir ce réel qui n'était pas visible, puisqu'il était masqué par les discours ambiants supposés nous « informer » ? La littérature, évidemment, c'est tout sauf un « discours ». Ce serait plutôt la confrontation au bain de langage qui est le nôtre, ce « trésor des signifiants » dont il s'agit tout de même de savoir ce qu'il « veut dire », comme on dit, mais aussi ce que chacun lui fait dire. Ce réel insoutenable m'a fait devenir un sujet réel de ce réel, si j'ose dire. Suis-je devenue, par-là, « impossible » ? C'est possible. En tout cas, je n'étais pas prévue au programme. Ce qui est peut-être le destin de tout artiste.



Il y a beaucoup de choses inexplicables dans cette affaire. C'est sans doute le plus intéressant. Comment ai-je fait pour m'orienter dans ce chaos où toutes les opinions semblent se valoir ? On parle beaucoup désenchantement et perte des repères. Les pères sont perdus, désarçonnés. On dirait que moins ils comprennent le monde dans lequel ils vivent, plus ils causent. Moi, ma question, c'était le mystère de la littérature depuis que je suis môme. La littérature que mon père et ma mère vénéraient comme le lieu même de la révélation de l'être, et qui m'a valu mes deux prénoms, tout de même. L'énigme, c'est le L. central. Si vous cherchez bien, vous trouverez.

Ph. B. - En quoi votre position d'écrivain est-elle singulière ?

LL. L. - Ce qui reste une question, pour tout écrivain, c'est : qu'est-ce qui fait cette capacité de passer du singulier à l'universel ? Les universitaires bâtissent des théories. Mais ont-ils la pratique ? En prennent-ils le risque ? J'ai été invitée par certains d'entre eux dans leurs séminaires. C'est marrant… mais traumatique aussi. Parce qu'ils ne vous laissent pas la parole. Je veux dire qu'avec leurs théories, ils nous coiffent. L'illusion de maîtrise est abyssale. Comme s'ils savaient mieux que nous ce que nous faisons. On dirait que ça ne leur vient pas à l'idée qu'il pourrait, dans un texte, y avoir de l'inédit. Quelque chose de jamais entendu. La théorie, finalement, c'est défensif. C'est vraiment une résistance. Et ça vous oppose les murs invisibles qu'oppose spontanément la censure psychique. Au fond, c'est *L'invention de Morel*, de Bioy Casares. Lui, au moins, aurait compris.

Finalement, après des années, je suis revenue au « roman ». Et mes lecteurs en sont contents, du moins ils me le disent, car depuis des années, c'est ce qu'ils me conseillent. Ils désirent qu'on leur raconte des histoires. Mais désirent-ils lire un reflet de notre monde et de notre histoire ? On verra bien.

Ph. B. - Vous êtes revenue au roman et vous présentez actuellement à la Foire du livre votre dernière publication *Le rêve de Sonja*. (1)

LL. L. - Ce roman peut être interprété comme une tentative de sortir du trauma. Hier, je vous ai posé une question qui m'importe : que fait-on quand ce qu'écrit l'écrivain est traumatique pour le lecteur ? Quand la parole de l'écrivain devient traumatique parce que son propos fait apparaître précisément ce que personne ne désire voir ou savoir dans une situation à la fois historique et actuelle ? On n'en est pas sorti, on en parlera encore dans cinquante ans, dans cent ans. Ça insiste, et ça insistera encore très longtemps. Nous n'avons pas fini d'en voir les effets. Le vrai problème à mes yeux, c'est que si je suis parvenue à symboliser cette colère sans nom ou plutôt ce qui en était cause, je sais aussi que les hommes habités de cette colère, au lieu d'écrire et d'essayer de comprendre, passeront aux actes. Ils le font déjà, d'ailleurs. Sur le terrain comme ailleurs. Les juristes internationaux le font depuis plus de vingt ans, sans le savoir bien sûr. Et les responsables de Bruxelles. Comme si leur désir le plus secret, inconnu d'eux-mêmes, était que le pire se reproduise. Et bien sûr, ils soutiendront qu'ils n'y sont pour rien.

C'est très curieux, ce phénomène psychique que nous appelons « comprendre » et où j'entends aussi *prendre en compte*. C'est un mécanisme assez obscur, finalement. Les historiens comprennent-ils

l'histoire ? La font-ils comprendre ? En partie peut-être, mais toujours trop tard. Je connais les méthodes de l'histoire académique, puisque j'ai mené avec un professionnel une enquête historique des plus rigoureuses. C'est finalement une science de l'après-coup qui élabore rarement les conflits réels et risque toujours de projeter sur le passé des catégories actuelles en finissant par produire, le plus souvent, des mythes et des légendes nationales. Mais l'histoire est aussi un fief académique, où le négationnisme est aujourd'hui plus répandu qu'on ne l'imagine. Qui me pardonnera d'avoir vu cela ? Personne. En tout cas, les analystes n'ont pas fini d'avoir du travail. Car le déni auquel je me suis confrontée travaille souterrainement beaucoup de gens de ma génération, et beaucoup de jeunes gens. Un jour, ils parleront. Ou ils écriront. Ils ne pourront pas faire autrement. Cela soulève vraiment la question de l'articulation entre histoire individuelle et histoire collective. Autrement dit, de la clinique psychique.

Ph. B. - Vous me disiez hier qu'il ne s'agit pas pour vous de défendre ou de soutenir une communauté, mais que vous souhaitez que votre travail aille bien au-delà de ça.

LL. L. - En effet, j'aimerais souligner que ce qui est touché par mon travail, au-delà de ce que l'on nomme aujourd'hui « communautés » (qui a le plus souvent à voir avec le confessionnel, un confessionnel qui revendique des « valeurs universelles »), c'est l'humanité même, d'un point de vue épistémique. Je me situe sur le terrain et dans le registre conceptuel du crime dit contre l'humanité (qui est en fait un crime de l'humanité contre les valeurs qu'elle affiche et prétend soutenir) et de la spécificité du concept de génocide, en tant qu'il est issu de la Shoah. Autrement dit, je suis sur des positions très proches de celles de Kertesz lorsqu'il dit que la Shoah est une expérience universelle, et pas une expérience communautaire. Je ne connaissais pas ses textes avant d'écrire mon livre, mais j'ai bien vu en écrivant qu'il y avait là un choix à faire. Je veux dire que ce travail psychique dont je vous parlais n'a cessé de me contraindre à faire des choix, autrement dit à sortir de l'ambivalence. Quasiment à chaque phrase, la question se posait à moi de savoir où j'étais, comment je pouvais me situer. Et chaque fois, je devais balayer en partie ce que je croyais. Pour comprendre, j'ai dû me déplacer maintes fois.

Aujourd'hui, il me semble que mon travail met en évidence la scientificité de la démarche freudienne, ce qui est pour le moins paradoxal à une époque où les psychanalystes subissent toutes sortes de mises à l'écart, sous l'impulsion d'un populisme scientiste servi par quelques histrions et autres démagogues. Dans cette Foire du Livre de Brive encore, j'ai eu l'occasion de le vérifier, grâce à un psychiatre qui milite « pour Darwin contre Freud », et qui tenait des discours de bateleur à un public naïf. Une aide-soignante qui écoutait bouche bée ses théories éculées a fini par conclure : « Puisque ce sont des professionnels qui le disent, ils doivent avoir raison… » Comme vous pensez bien, je me suis gardée d'entamer la conversation avec lui. Peut-on parler avec un homme qui croit tout savoir, qui n'entend pas les contre-vérités qu'il énonce, et qui est persuadé – diplômes à l'appui – qu'il a raison ?
Et voilà, cher ami, pourquoi votre fille est muette… et continue d'écrire : pour tenter de faire apercevoir l'enjeu actuel et à venir de mon travail. Un enjeu qui est peut-être un en-je, mais pas seulement en-moi. Ma petite histoire, à vrai dire, n'intéresse que moi et je n'en ai jamais fait littérature.

Ph. B. - Alors, pour vous chère Louise, qu'est-ce que la littérature ?

LL. L. - La littérature, à mes yeux, s'inscrit toujours dans l'écart entre l'écrivain et le monde dans lequel il habite et comme disait Georges Perros, « la chambre de l'écrivain, c'est le monde ». Un monde plein de courants d'air et de tempêtes où nous naviguons avec la langue en cherchant ce qu'elle dit, et ce qu'elle cache.
Alors c'est vrai : il y a une adresse. Peut-être un appel lancé à tous ces inconnus que sont les lecteurs. Cela dit, les femmes ayant la triste réputation (faite par les hommes) d'être « irrationnelles » (comme si les hommes ne l'étaient pas !), et la raison étant, semble-t-il, ce qui caractériserait l'homme en tant qu'il est différent des femmes, vous me direz peut-être que je ne devrais pas être surprise du silence des hommes qui ont coutume de s'exprimer publiquement… Mon travail (du fait que je suis femme) redoublerait-il ce que vous avez appelé l'humiliation freudienne ? Je me le demande, tout en sachant que la réponse, c'est le lecteur qui l'a, pas moi. Mon art serait donc – et mon symptôme – de cumuler les handicaps : femme, écrivain, juive… j'en oublie sûrement. Merci, en tout cas, de cette occasion que vous m'offrez d'en dire un peu plus. Peut-

être en reparlera-t-on quand vous aurez lu *Le rêve de Sonja* ? Je serais curieuse de savoir comment vous l'entendez. Ah, j'ai oublié de vous dire une chose. Je suis femme, mais pas « féministe », même si je soutiens certains combats qui me paraissent légitimes. Mais quand le féminisme devient le miroir du machisme, ce qui est sa mauvaise pente, je le trouve aussi stupide. Ce qui est curieux, c'est que mon travail a souvent suscité chez les hommes une question voisine de celle posée par Freud : Que veut une femme ? Souvent, en effet, on m'a demandé : où voulez-vous en venir ? Toutefois, personne jusqu'ici n'a osé me le demander publiquement. J'ai donc tenté de le faire entendre dans *Le rêve de Sonja* qui conjugue, comme il se doit, le réel et l'imaginaire en tant qu'il est actuel et relativement inédit dans l'histoire. Où le lecteur actuel situera la ligne de partage, c'est son affaire. Je dirais aussi que c'est sa responsabilité, bien sûr, pleine et entière. Peut-on dire cela, aujourd'hui, sans être traumatique ?

* Louise L. Lambrichs est romancière et essayiste.

(1) Lambrichs L.L., *Le rêve de Sonja,* Editions La rumeur libre, collection Bibliothèque, 2013.

- Théâtre -

Œdipe Roi de Sophocle
Traduction et mise en scène
d'Antoine Caubet, à la Cartoucherie

Jusqu'au 15 décembre, Antoine Caubet présente une mise en scène très réussie d'Œdipe Roi au Théâtre de l'Aquarium, à la Cartoucherie. Très prenante, simple, juste, sans grandiloquence mais dans le respect d'un texte à la traduction renouvelée par A. Caubet qui, lui-même, interprète Créon. La densité du silence de la salle tout au long du spectacle témoignait de l'impact du drame de l'aveuglement d'Œdipe qui se tissait devant nous lors de la représentation du samedi 30 novembre à l'issue de laquelle un débat eut lieu avec le metteur en scène et les comédiens, ceci à l'initiative de Sophie Gayard et de la Bibliothèque de l'Ecole de la Cause freudienne.

Sur le site du théâtre de l'Aquarium, la pièce est ainsi présentée :

« Frappés par la peste, les habitants de Thèbes appellent à l'aide leur roi tant aimé, lui qui les a jadis sauvés des griffes de l'horrible Sphinx. Les oracles sont interrogés : la malédiction divine pèsera sur la ville tant que le meurtrier de l'ancien roi, Laïos, n'aura pas été découvert ! Alors Œdipe se mue en enquêteur et, avec une soif de savoir frénétique, convoque publiquement tous les témoins de cette affaire vieille de vingt ans - alors que lui-même vivait loin d'ici…

On connaît l'histoire : plus le puzzle se reconstitue, plus les preuves s'accumulent pour dénoncer… Œdipe lui-même ! Et plus l'évidence saute aux yeux de tous, moins Œdipe comprend qu'il est à la fois juge et coupable, puisque meurtrier de son père, époux de sa mère et frère de ses enfants. Plus il veut savoir, et moins il sait qui il est lui-même… jusqu'à ce que l'aveuglante vérité lui saute aux yeux.

Œdipe roi est souvent considéré comme la plus parfaite des tragédies grecques, un modèle du genre. D'une composition et d'une écriture effectivement extraordinaires, d'une émotion absolument intacte, ce chef-d'œuvre connu de tous reste néanmoins une énigme (comme Œdipe, qui croit se connaître, en est une pour lui-même) : comment jouer « ça » aujourd'hui, 2440 ans après sa création ? »

2440 ans plus tard, une mise en scène épurée, un chœur réduit à deux voix, d'excellents comédiens donnent une version moderne dénuée de compromissions inutiles avec l'époque, celle de Sophocle, comme la nôtre. Le ton est donné d'emblée. Une comédienne dans le rôle du choryphée s'adresse aux spectateurs dans un mélange de gravité et de légèreté qui nous capte immédiatement.

Comment jouer ça ? C'est une question déjà posée en 2012 par Antoine Caubet à Joyce dont il avait mis en scène, de façon saisissante, *Finnegans Wake* (chapitre 1), lui donnant du corps et de la voix.

Le débat chaleureux auquel ont également participé Marie-Hélène Roch et Jean-Daniel Matet s'est penché sur la dimension d'actualité d'Œdipe, sur la place de l'opinion dans notre monde, sur les divers aspects du savoir, sur le travail des comédiens, et donc sur l'interprétation, la leur, celle du texte, celle de travail analysant, et sur le héros qui ne se pose pas en victime de son destin, donc, de là, sur la question du désir. C'est cet aspect du personnage, en plus de la qualité du spectacle, qui fait saisir pourquoi l'on ne sort pas attristé par l'issue tragique, mais élevé par l'acte décidé d'un Œdipe enfin éveillé, qui se fait aveugle et errant.

Catherine Lazarus-Matet

Jusqu'au 15 décembre 2013 du mardi au samedi à 20h30, le dimanche à 16h. Réservez au 01 43 74 99 61, du mardi au vendredi de 14h à 19h et le samedi de 14h à 19h.
Un tarif exceptionnel (15€ au lieu de 22€) sera accordé aux membres et amis de l'ECF, dans la limite des places disponibles.

Théâtre de l'Aquarium - La cartoucherie, route du Champ de Manœuvre, 75012 Paris
http://www.theatredelaquarium.net/ - Navette gratuite Cartoucherie : 1h avant et après les représentations au métro château de Vincennes

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

rédaction catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

▪ rédaction

coordination catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture pierre-gilles gueguen, jacques-alain miller, eve miller-rose, anne poumellec, eric zuliani

édition cecile favreau, luc garcia, bertrand lahutte

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole graciela brodsky

-Lacan Quotidien au brésil angelina harari

-Lacan Quotidien en espagne miquel bassols

- pour Latigo, Dalila Arpin et Raquel Cors

- pour Caravanserail, Fouzia Liget

-pour Abrasivo, Jorge Forbes et Jacques-Alain Miller

diffusion éric zuliani, philippe bénichou

▪traductions chantal bonneau (espagnol) maria do carmo dias batista (lacan quotidien au brésil)

▪designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

▪technique mark francboizel & olivier ripoll

▪médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura
▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : dominque holvöet et florencia shanahan
▪EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) **ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",**
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : *manuelles* **dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10** •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •